



Revue LES TISONS

Revue Internationale des Sciences de l'Homme et de la Société (RISHS)



Revue indexée par

ESJI Eurasian
Scientific
Journal
Index
www.ESJIndex.org

<http://esjindex.org/search.php?id=6845>

e-ISSN: 2756-7532

p-ISSN: 2756-7524

N° 0001, Vol.2 - Juin 2024

Revue LES TISONS



Revue LES TISONS

Revue Internationale des Sciences de l'Homme et de la Société (RISHS)



Revue indexée par

ESJI Eurasian
Scientific
Journal
Index
www.ESJIndex.org

<http://esjindex.org/search.php?id=6845>

Éditions *Cerfed*

Arrond. 5, Sect. 22, Av. Toguiyeni

e-ISSN: 2756-7532; p-ISSN: 2756-7524
<http://esjindex.org/search.php?id=6845>
<http://www.revuelestisons.bf>
lestisons@revuelestisons.bf

S/C Université Joseph KI-ZERBO
BV 30053 OUAGA 1200 Logements
10020 OUAGADOUGOU - Burkina Faso
(+226) 66006650/70104853

PRÉSENTATION/POLITIQUE ÉDITORIALE

Sous l'impulsion de M. Fatié OUARTARA, Professeur titulaire de philosophie à l'Université Joseph KI-ZERBO, et avec la collaboration d'Enseignants-Chercheurs et Chercheurs qui sont, soit membres du Centre d'Études sur les Philosophies, les Sociétés et les Savoirs (CEPHISS), soit membres du Laboratoire de philosophie (LAPHI), une nouvelle revue vient d'être fondée à Ouagadougou, au Burkina Faso, sous le nom de « Revue LES TISONS ».

Revue internationale des Sciences de l'Homme et de la Société, la Revue LES TISONS vise à contribuer à la diffusion de théories, de connaissances et de pratiques professionnelles inspirées par des travaux de recherche scientifique. En effet, comme le signifie le Larousse, un tison est un « morceau de bois brûlé en partie et encore en ignition ».

De façon symbolique, la Revue LES TISONS est créée pour mettre ensemble des tisons, pour rassembler les chercheurs, les auteurs et les idées innovantes, pour contribuer au progrès de la recherche scientifique, pour continuer à entretenir la flamme de la connaissance, afin que sa lumière illumine davantage les consciences, éclaire les ténèbres, chasse l'ignorance et combatte l'obscurantisme à travers le monde.

Dans les sociétés traditionnelles, au clair de lune et pendant les périodes de froid, les gens du village se rassemblaient autour du feu nourri des tisons : ils se voient, ils se reconnaissent à l'occasion ; ils échangent pour résoudre des problèmes ; ils discutent pour voir ensemble plus loin, pour sonder l'avenir et pour prospecter un meilleur avenir des sociétés. Chacun doit, pour ce faire, apporter des tisons pour entretenir le feu commun, qui ne doit pas s'éteindre.

La Revue LES TISONS est en cela pluridisciplinaire, l'objectif fondamental étant de contribuer à la fabrication des concepts, au renouvellement des savoirs, en d'autres mots, à la construction des connaissances dans différentes disciplines et divers domaines de la science. Elle fait alors la promotion de l'interdisciplinarité, c'est-à-dire de l'inclusion dans la diversité à travers diverses approches méthodologiques des problèmes des sociétés.

Semestrielle (juin, décembre), thématique au besoin pour les numéros spécifiques, la Revue LES TISONS publie en français et en anglais des articles inédits, originaux, des résultats de travaux pratiques ou empiriques, ainsi que des mélanges et des comptes rendus d'ouvrages dans le domaine des Sciences de l'Homme et de la Société : **Anthropologie, Communication, Droit, Écologie, Économie, Environnement, Géographie, Histoire, Linguistique, Philosophie, Psychologie,**

Sociologie, Sciences politiques, Sciences de gestion, Sciences de la population, etc.

Peuvent publier dans la Revue LES TISONS, les Chercheurs, les Enseignants-Chercheurs et les doctorants dont les travaux de recherche s'inscrivent dans ses objectifs, thématiques et axes.

La Revue LES TISONS comprend une Direction de publication, un Secrétariat de rédaction, un Comité scientifique et un Comité de lecture qui assurent l'évaluation en double aveugle et la validation des textes qui lui sont soumis en version électronique pour être publiés (en ligne et papier).

MODE DE SOUMISSION ET DE PAIEMENT

La soumission des articles se fait à travers le mail suivant : lestisons@revuelestisons.bf.

L'évaluation et la publication de l'article sont conditionnées au paiement de la somme de cinquante mille (50.000) francs CFA, en raison de vingt mille (20.000) francs CFA de frais d'instruction et trente mille (30.000) francs CFA de frais de publication. Le paiement desdits frais peut se faire par Orange money (00226.66.00.66.50, identifié au nom de OUATTARA Fatié), par Western Union ou par Money Gram.

CONSIDÉRATION ÉTHIQUE

Les contenus des articles soumis et publiés (en ligne et en papier) par la Revue LES TISONS n'engagent que leurs auteurs qui cèdent leurs droits d'auteur à la revue.

NORMES ÉDITORIALES

Les textes soumis à la Revue LES TISONS doivent avoir été écrits selon les NORMES CAMES/LSH adoptées par le CTS/LSH, le 17 juillet 2016 à Bamako, lors de la 38^e session des CCI.

Pour un article qui est une contribution théorique et fondamentale : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction (justification du thème, problématique, hypothèses/objectifs scientifiques, approche), Développement articulé, Conclusion, Bibliographie.

Pour un article qui résulte d'une recherche de terrain : Titre, Prénom et Nom de l'auteur, Institution d'attache, adresse électronique, Résumé en Français, Mots clés, Abstract, Key words, Introduction, Méthodologie, Résultats et Discussion, Conclusion, Bibliographie.

Les articulations d'un article, à l'exception de l'introduction, de la conclusion, de la bibliographie, doivent être titrées, et numérotées par des chiffres (ex : 1. ; 1.1.; 1.2; 2.; 2.2.; 2.2.1; 2.2.2.; 3.; etc.).

Les passages cités sont présentés en romain et entre guillemets. Lorsque la phrase citant et la citation dépassent trois lignes, il faut aller à la ligne, pour présenter la citation (interligne 1) en romain et en retrait, en diminuant la taille de police d'un point.

Les références de citation sont intégrées au texte citant, selon les cas, de la façon suivante :

- (Initiale(s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur, année de publication, pages citées);
- Initiale (s) du Prénom ou des Prénoms de l'auteur. Nom de l'Auteur (année de publication, pages citées).

Exemples :

En effet, le but poursuivi par M. Ascher (1998, p. 223), est « d'élargir l'histoire des mathématiques de telle sorte qu'elle acquière une perspective multiculturelle et globale (...), d'accroître le domaine des mathématiques : alors qu'elle s'est pour l'essentiel occupé du groupe professionnel occidental que l'on appelle les mathématiciens (...) ».

Pour dire plus amplement ce qu'est cette capacité de la société civile, qui dans son déploiement effectif, atteste qu'elle peut porter le développement et l'histoire, S. B. Diagne (1991, p. 2) écrit :

Qu'on ne s'y trompe pas : de toute manière, les populations ont toujours su opposer à la philosophie de l'encadrement et à son volontarisme leurs propres stratégies de contournements. Celles là, par exemple, sont lisibles dans le dynamisme, ou à tout le moins, dans la créativité dont sait preuve ce que l'on désigne sous le nom de secteur informel et à qui il faudra donner l'appellation positive d'économie populaire.

Le philosophe ivoirien a raison, dans une certaine mesure, de lire, dans ce choc déstabilisateur, le processus du sous-développement. Ainsi qu'il le dit :

Le processus du sous-développement résultant de ce choc est vécu concrètement par les populations concernées comme une crise globale : crise socio-économique (exploitation brutale, chômage permanent, exode accéléré et douloureux), mais aussi crise socio-culturelle et de civilisation traduisant une impréparation sociohistorique et une inadaptation des cultures et des comportements humains aux formes de vie imposées par les technologies étrangères. (S. Diakitè, 1985, p. 105).

Les sources historiques, les références d'informations orales et les notes explicatives sont numérotées en série continue et présentées en bas de page.

Les divers éléments d'une référence bibliographique sont présentés comme suit : NOM et Prénom (s) de l'auteur, Année de publication, Zone titre, Lieu de publication, Zone Editeur, pages (p.) occupées par l'article dans la revue ou l'ouvrage collectif. Dans la zone titre, le titre d'un article est présenté en romain et entre guillemets, celui d'un ouvrage, d'un mémoire ou d'une thèse, d'un rapport, d'une revue ou d'un journal est présenté en italique. Dans la zone Editeur, on indique la Maison d'édition (pour un ouvrage), le Nom et le numéro/volume de la revue (pour un article). Au cas où un ouvrage est une traduction et/ou une réédition, il faut préciser après le titre le nom du traducteur et/ou l'édition (ex : 2nde éd.).

Ne sont présentées dans les références bibliographiques que les références des documents cités. Les références bibliographiques sont présentées par ordre alphabétique des noms d'auteur :

AMIN Samir, 1996, *Les défis de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan.

AUDARD Catherine, 2009, *Qu'est ce que le libéralisme ? Ethique, politique, société*, Paris, Gallimard.

BERGER Gaston, 1967, *L'homme moderne et son éducation*, Paris, PUF.

DIAGNE Souleymane Bachir, 2003, « Islam et philosophie. Leçons d'une rencontre », *Diogenes*, 202, p. 145-151.

DIAKITE Sidiki, 1985, *Violence technologique et développement. La question africaine du développement*, Paris, L'Harmattan.

L'article doit être écrit en format « Word », police « Times New Roman », Taille « 12 pts », Interligne « simple », positionnement « justifié », marges « 2,5 cm (haut, bas, droite, gauche) ». La longueur de l'article doit varier entre 30.000 et 50.000 signes (espaces et caractères compris). Le titre de l'article (15 mots maxi, taille 14 pts, gras) doit être écrit (français, traduit en anglais, vice-versa).

Le(s) Prénom(s) sont écrits en lettres minuscules et le(s) Nom(s) en lettres majuscules suivis du mail de l'auteur ou de chaque auteur (le tout en taille 12 pts, non en gras).

Le résumé (200 mots maxi, taille 12 pts) de l'article et les mots clés (05) doivent être écrits et traduits en français/anglais.

DIRECTION DE PUBLICATION

Directeur : Pr Fatié OUATTARA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

Directeur adjoint : Dr Moussa COULIBALY, Assistant, Économiste, Université Nazi Boni (Burkina Faso)

RESPONSABLE DES FINANCES

Mme Fati IDOGO, Agent des Services administratifs et financiers, UFR/SH, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Secrétaire : Dr Noumoutiè SANGARÉ, Assistant, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso)

Membres : Dr Abdoul Azize SODORÉ, MC, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Beli Alexis NÉBIÉ, Assistant, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Boubié BAZIÉ, MA, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Édith DAH, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Mathieu Beli DAÏLA, MA, Linguiste, Université de Dédougou (Burkina Faso); Dr Paul-Marie MOYENGA, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Sampala Fati BALIMA, MC, Politiste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); M. Jean Baptiste PODA, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); M. Lazard T. OUÉDRAOGO, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); M. Mahamat OUATTARA, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); M. Saïdou BARRY, Doctorant en Philosophie, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso).

COMITÉ DE LECTURE

Dr Abdoul Karim SAÏDOU, MC, Politiste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); Dr Aimé D. M. KOUDBILA, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr M. Alice SOMÉ/SOMDA, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Awa OUOBA, MC, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Bouraïman ZONGO, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Calixte KABORÉ, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Cheick Bobodo OUÉDRAOGO, MC, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Clotaire Alexis

BASSOLÉ, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Damien DAMIBA, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Dimitri Régis BALIMA, MC, Communicologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Donatien DAYOUROU, MC, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Edwige DEMBÉLÉ, MA, Économiste, Université NAZI BONI (Burkina Faso); Dr Étienne KOLA, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Évariste R. BAMBARA, MC, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Ézaïe NANA, IR, Sociologue, INSS/CNRST (Burkina Faso); Dr Fernand OUÉDRAOGO, MA, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Gaoussou OUÉDRAOGO, MC, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Gauthier YÉ, MA, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Georges ROUAMBA, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Hamado KABORÉ, CR, Historien, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Hamado OUÉDRAOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Hamado Joël OUÉDRAOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Isidore YANOOGO, MC, Géographe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Issaka YAMÉOGO, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Jean-Baptiste P. COULIBALY, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Jérémie ROUAMBA, MC, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Kalifa DRABO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Kassem Salam SOURWEIMA, MC, Politiste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); Dr Kizito Tioro KOUSSÉ, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Landry COULIBALY, MA, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Lassané YAMÉOGO, MA, Communicologue, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); Dr Lassina SIMPORÉ, MC, Archéologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Léon SAMPANA, MC, Politiste, Université Nazi BONI (Burkina Faso); Dr Léonce KY, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Madeleine WAYAK PAMBÉ, MC, Démographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Magloire É. YOGO, MA, Sciences de l'éducation, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Moussa DIALLO, Assistant, Philosophe, Centre universitaire de Manga, UNZ (Burkina Faso); Dr Narcisse Taladi YONLI, MA, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Noumoutié SANGARÉ,

Assistant, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Ollo Pépín HIEN, CR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Pascal BONKOUNGOU, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Paul-Marie BAYAMA, MC, Philosophe, ENS de Koudougou (Burkina Faso); Dr R. Ulysse Emmanuel OUÉDRAOGO, MA, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Rasmata BAKYONO/NABALOU, MC, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Relwendé DJIGUEMDÉ, Assistant, Philosophe, Centre universitaire de Manga, UNZ, (Burkina Faso); Dr Rodrigue BONANÉ, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Rodrigue SAWADOGO, MC, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Dr Roger ZERBO, MR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Serge SAMANDOU, MR, Philosophe, Institut des Sciences des Sociétés (Burkina Faso); Dr Souleymane SAWADOGO, MA, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Stanislas SAWADOGO, MA, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Tongnoma ZONGO, CR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Dr Yacouba BANWORO, MC, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Zakaria SORÉ, MC, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Zoubere DIALLA, MA, Sociologue, Centre universitaire de Manga, UNZ, (Burkina Faso).

COMITÉ SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

Pr Abdoulaye SOMA, PT, Constitutionnaliste, Université Thomas SANKARA (Burkina Faso); Pr Abdramane SOURA, PT, Démographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Abou NAPON, PT, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Aklesso ADJI, PT, Philosophe, Université de Lomé (Togo); Pr Alain Casimir ZONGO, PT, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Pr Alkassoum MAÏGA, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Amadé BADINI, PT, Philosophe, Université Norbert ZONGO (Burkina Faso); Pr Augustin LOADA, PT, Politiste, Université Saint Thomas d'Aquin (Burkina Faso); Pr Augustin PALÉ, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr B. Claudine Valérie ROUAMBA/OUÉDRAOGO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Bernard KABORÉ, PT, Linguiste, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Bilina BALLONG, PT, Philosophe, Université de Lomé (Togo); Pr Bouma F. BATIONO, PT,

Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Cyrille KONÉ, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Cyrille SEMDÉ, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr David Musa SORO, PT, Philosophe, Université Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire); Pr Edmond Yao KOUASSI, PT, Philosophe, Université de Bouaké (Côte d'Ivoire); Pr Emmanuel M. HEMA, PT, Écologue, Université de Dédougou (Burkina Faso); Pr Emmanuel Malolo DISSAKÈ, PT, Philosophe, Université de Douala (Cameroun); Pr Eustache R. K. ADANHOUNME, PT, Philosophe, Université Abomey Calavi (Benin); Pr Fabienne LELOUP, Sociologue, Université Catholique de Louvain-Mons (Belgique); Pr Fatié OUATTARA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Foé NKOLO, PT, Philosophe, Université Yahoundé I (Cameroun); Pr Frédéric MOENS, Communicologue, IHECS, Bruxelles (Belgique); Pr Gabin KORBÉOGO, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Georges ZONGO, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Hamidou Talibi MOUSSA, PT, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger); Pr Issiaka MANDÉ, PT, Historien, Université du Québec à Montréal (Canada); Pr Jacques NANEMA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Jean-François DUPEYRON, PT, Philosophe, Université de Bordeaux (France); Pr Jean-Marie DIPAMA, PT, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Jean-Claude KALUBI-LUKUSA, PT, Sociologue, Université de Sherbrooke (Canada); Pr Jean-Pierre POURTOIS, PT, Psychopédagogue, Université de Mons (Belgique); Pr Lassane YAMÉOGO, PT, Géographe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Léon MATANGILA MUSADILA, PT, Philosophe, Université de Kinshasa (RD Congo); Pr Léopold Bawala BADOLO, PT, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Ludovic KIBORA, DR, Sociologue, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Pr Magloire SOMÉ, PT, Historien, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Mahamadé SAVADOGO, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Mamadou L. SANOGO, DR, Linguiste, Institut des Sciences des Sociétés/CNRST (Burkina Faso); Pr Moukaila Abdo Laouali SERKI, PT, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger); Pr Pierre G. NAKOULIMA, PT, Philosophe, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Ramane KABORÉ, PT, Sociologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Pr Sébastien YOUNGBARÉ, PT, Psychologue, Université Joseph KI-ZERBO (Burkina Faso); Dr Amadou TRAORÉ, MC, Sociologue, Université de Ségou

(Mali); Dr Décaird KOUADIO KOFFI, MC, Philosophe, Université Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire); Dr Djédou Martin AMALAMA, MC, Sociologue, Université de Korhogo (Côte d'Ivoire); Dr Emmanuel YAOU, MA, Sociologue, Université de Kara (Togo); Dr Gérard AMOUGOU, MC, Socio-politiste, Université de Yaoundé II (Cameroun); Dr Ibrahim KONÉ, MA, Philosophe, Université Peleforo Gon COULIBALY (Côte d'Ivoire); Dr Idi BOUKAR, A, Philosophe, Université Abdou MOUMOUNI (Niger); Dr Idrissa S. TRAORÉ, MC, Sociologue, Université des Lettres et des Sciences de Bamako (Mali); Dr Issouf BINATÉ, MC, Historien, Université Alassane OUATTARA (Côte d'Ivoire); Dr Jean-François PETIT, MC HDR, Philosophe, Institut catholique de Paris (France); Dr Landry Roland KOUDOU, MC, Philosophe, Université Felix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire); Dr Mouhamoudou El Hady BA, MC, Sociologue, Université Cheick Anta Diop (Sénégal); Dr Mamadou Bassirou TANGARA, MC, Économiste, Université des Sciences sociales et de Gestion de Bamako (Mali); Dr N'golo Aboudou SORO, MC, Lettres modernes, Université Alassane OUATTARA de Bouaké (Côte d'Ivoire); Dr Oumar DIA, MC, Philosophe, Université Cheick Anta Diop de Dakar (Sénégal); Dr Pierre-Étienne VANDAMME, Philosophe, Université Catholique de Louvain (Belgique); Dr Raphael KONÉ, Ph. D, Historien, Université Cergy de Pontoise – EA7517 (France); Dr Samuel RENIER, MC, Sciences de l'éducation, Université de Tours – EA7505 EES (France) ; Dr Tiéfing SISSOKO, MC, Sociologue, Université des Lettres et des Sciences de Bamako (Mali).



**Espace urbain et inégalités sociales dans *Le fou*
de Jean-Pierre GUINGANÉ et *Les voix du silence*
de Prosper KOMPAORÉ**

*Urban space and social inequalities in *Le fou* by Jean-
Pierre GUINGANÉ and *Les voix du silence* by Pros-
per KOMPAORÉ*

BAYALA Mamadou, *Enseignant-Chercheur*
Littératures africaines, Etudes théâtrales
bayalamamadou@gmail.com
Université Daniel Ouezzin COULIBALY
Dédougou, Burkina Faso

Pour citer cet article

BAYALA Mamadou, 2024, « Espace urbain et inégalités sociales dans *Le fou* de Jean-Pierre GUINGANÉ et *Les voix du silence* de Prosper KOMPAORÉ », *Revue LES TISSONS*, N° 0001, Vol.2, Juin, p. 719-741.

Résumé : Sous la plume de différents auteurs africains, les centres urbains apparaissent non seulement comme des lieux de fascination, de tentation, d'attraction, mais aussi comme des appâts, des pièges qui se renferment brutalement sur certains personnages qui s'y aventurent en étant mal préparés. Seul espace organisé pouvant offrir emploi et revenu régulier, la ville concentre des populations aux ressources disproportionnées, opposant dans le contexte colonial les quartiers blancs avec leurs privilèges et luxe, d'un côté, et, de l'autre, les quartiers noirs rimant avec pauvreté. Cet état de fait a contribué à exacerber les inégalités sociales. Après les indépendances, les schémas des villes modernes n'ont pas véritablement changé. Nous nous proposons ainsi d'analyser le traitement que Jean-Pierre Guingané et Prosper Kompaoré, deux dramaturges burkinabè, font de la problématique des inégalités et des injustices liées à l'espace urbain dans leurs pièces de théâtre que sont respectivement *Le fou* (1986) et *Les voix du silence* (1998).

Mots-clés : Espace urbain, inégalités sociales, dramaturgies, personnages.

Abstract: *In the writings of various African authors, urban centers appear both as places of fascination, temptation and attraction, but also as bait, a trap that closes brutally on certain characters who venture there ill-prepared. The only organized space able to offer employment and a regular income, the city concentrates populations with disproportionate resources, opposing in the colonial context the white districts with their privileges and luxury on the one hand, and the black districts rhyming with poverty on the other. This situation exacerbated social inequalities. After independence, the patterns of modern cities remained largely unchanged. Our aim is to analyze the way in which Burkinabe playwrights Jean-Pierre Guingané and Prosper Kompaoré address the issue of inequality and injustice in urban space in their plays *Le fou* (1986) and *Les voix du silence* (1998) respectively.*

Keywords : *Urban space, social inequalities, dramaturgies, characters*

Introduction

Le théâtre postcolonial contemporain se distingue par sa critique des héritages du colonialisme et des dynamiques de pouvoir actuelles dans les anciennes colonies. Il met en scène des tensions

entre tradition et modernité, identité et altérité, ainsi que des inégalités sociales exacerbées par l'histoire coloniale et néocoloniale. Une des transformations les plus visibles du colonialisme est l'aménagement des centres et périphéries des grandes villes postcoloniales, créant des centres riches opposés à des périphéries pauvres, comme illustré dans *Ville cruelle* (1954) d'Eza Boto et *Le vieux nègre et la médaille* (1956) de Ferdinand Oyono.

Cette structuration a attiré des populations rurales vers les pôles économiques et administratifs, avec des besoins en services sociaux de base comme le logement, la sécurité et l'éducation. L'accès à ces services étant conditionné par l'argent, les plus pauvres vivent dans la précarité, ce qui subdivise la population en deux catégories : ceux avec des revenus réguliers et ceux vivant au jour le jour.

Les pièces étudiées posent la question de la représentation de la ville, notamment à travers les déplacements des personnages et les spatialités hors-scène. Elles mettent ainsi en lumière les inégalités sociales dans les villes postcoloniales. Elles montrent comment les zones urbaines deviennent des espaces de tensions sociales et politiques, reflétant la lutte pour l'égalité et la justice.

L'analyse utilise la sémiologie théâtrale et la *lecture au ralenti* de Michel Vinaver (1993). Louise Vigeant (1990) explique que la sémiologie théâtrale examine la construction de l'œuvre, ses niveaux de discours (auteur et personnages) et les indications scéniques (noms, caractéristiques, entrées/sorties, espace et temps dramatiques). Pierre Boudon (1977), quant à lui, décrit la sémiotique de l'espace comme l'analyse des formes urbaines sans considérer les discours qui les accompagnent.

1. Centres urbains et émergences de classes sociales

Pour situer les textes du corpus dans leurs contextes, on peut noter que *Le Fou* de Jean-Pierre Guingané met en scène les personnages de Tinoaga et de sa femme Nabou, un couple pauvre, vivant en périphérie de la ville dont seul le fils Parka a survécu parmi leurs cinq enfants. Malgré leur situation précaire, ils tentent par tous les moyens, y compris des cadeaux et même la séduction, d'inscrire

Parka à l'école pour lui assurer un avenir meilleur. Malheureusement, leurs efforts sont vains en raison de la corruption et des abus de pouvoir. Désespéré, Tinoaga se rend justice en tuant le directeur de l'école et son frère, acte qui reflète la frustration et l'impuissance des opprimés.

Les Voix du silence de Prosper Kompaoré, quant à lui, dénonce les mœurs urbaines et politiques contemporaines au Burkina Faso, en mettant en évidence les inégalités sociales entre les riches et les pauvres. La pièce commence par une fête des privilégiés, tandis que la colère et la révolte fermentent parmi les pauvres. Le viol d'Amicha par Oscar, le fils d'un riche, catalyse une révolte menée par Ma Awa. L'écriture utilise des retours en arrière pour dévoiler les injustices et les complexités des personnages, révélant une société fracturée. Malgré les efforts des personnages pour obtenir justice, la pièce se termine par la victoire du démagogue Chef Adam aux élections, toute chose qui symbolise un avenir incertain et troublé.

Il convient de faire une distinction entre les dates de création des spectacles et les dates de publication des textes. En effet, si les premières représentations publiques de *Les voix du silence* ont été faites les 6 et 7 mai 1983 à 20 heures au Centre Culturel Franco-Voltaïque de l'époque (avant-propos de la pièce, p. 4), l'édition du texte n'interviendra que plus tard en 1998. S'agissant de *Le fou*, la pièce a été écrite en 1982 tandis que sa première représentation publique a eu lieu en 1984 (W. Zimmer, 1990, p. 52) et son édition en 1986.

Comme l'on peut le constater, les préoccupations de ces deux dramaturges tournent autour du développement des espaces urbains qui se sont principalement développés autour de pôles économiques ou des casernes militaires durant la période coloniale. Des paysans et artisans quittent leurs occupations rurales, espérant de meilleures conditions de vie en ville, où se concentrent les passions et les conflits. Effrayés par la montée de la violence, les riches se retranchent dans des quartiers résidentiels sécurisés, tandis que les désillusionnés errent dans les rues, constituant des menaces potentielles pour la tranquillité des autres citoyens. La ville devient

ainsi le lieu de « toutes les passions, le point de départ, de passage ou d'arrivée, où vont se jouer le crime, l'amour, l'argent, la guerre, la mort » (Bado, 1999, p. 46).

Face à un tel déchainement de violence, les nantis apeurés se barricadent dans des quartiers dits résidentiels, derrière de grands murs, contre la horde de pauvres et de mendiants. Les désillusionnés de l'aventure doivent s'adapter, se réorganiser pour résister. À l'image de Tanga-nord face à Tanga-sud¹¹⁷, Prosper Kompaoré caricature ces antagonismes dans *Les voix du silence* où les gens d'en-haut festoient pendant que ceux d'en bas guettent les miettes qui tombent :

- Des pauvres s'en approchent et contemplant à distance avec envie. Puis, ils se précipitent sur un os que l'on jette.
 - Pendant que les riches mangent, la révolte gronde chez les pauvres : Une pancarte est brandie. On peut lire : « Les uns mangent, les autres regardent, ainsi naissent les révolutions ».
 - Les pauvres se rassemblent et montent lentement à l'assaut du cocktail, une marche silencieuse mais résolue ; un chant de révolte s'élève.
- (Kompaoré, 1998, p. 8).

Cette caricature du mode de vie urbain, à la différence de celui de la campagne bâtie autour de la solidarité, traduit l'individualisme qui le caractérise. Cela se comprend dans le sens où le contrat social au centre du regroupement urbain est purement économique. À partir de ce postulat, chaque citoyen peut s'offrir la qualité de vie qu'il désire en fonction de ses revenus.

On remarquera alors que l'espace dramatique dans *Les voix du silence* ou dans *Le fou* met en scène des personnages qui vont des quartiers précaires vers la haute ville où se déroule l'essentiel de l'activité économique, ce qui justifie ces incessants allers-retours entre la maison de Ma Awa, située dans la périphérie de Goudougoua et abritant la cour de solidarité où les marginaux de la société trouvent

¹¹⁷ Voir le roman *Ville cruelle* (1954) de Mongo Beti, qui met en opposition, les exploités et exploités pendant la période coloniale. Les premiers vivants à Tanga-sud (quartier pauvre) et les seconds à Tanga-nord (quartier riche, habité par le colonisateur et certains de ses soutiens).

refuge, et la résidence, au centre, de Chef Adam, candidat à l'élection présidentielle. Dans le même registre, on retrouve le domicile de Tinoaga, le personnage principal de *Le fou*, dans la périphérie de la ville, tandis que celui de Bafi, le député, se trouve au cœur de la ville.

Les protagonistes, chacun dans son espace, se scrutent avec méfiance. En tant que témoins lucides, les dramaturges soulignent le risque imminent d'une implosion sociale provoquée par l'aggravation des inégalités entre les classes sociales. C'est en cela que *Les voix du silence* constitue selon son auteur, sa part de vérité, témoignant « [...] d'une situation sociopolitique en gestation d'un possible bouleversement » (Kompaoré, 1998, p. 4), dont il s'est fait l'écho. Moins caricatural, *Le fou* dénonce l'inaccessibilité des services publics comme l'école et la santé pour les pauvres et leurs enfants.

La représentation de la ville postcoloniale dans les littératures africaines francophones est souvent problématique en raison des héritages coloniaux persistants, de l'urbanisation rapide, de la marginalisation des populations, de la corruption, du népotisme et des tensions culturelles. Ces éléments contribuent à créer une image complexe et nuancée de la ville dans ces récits littéraires. Que ce soit dans *Ville cruelle* (1954) d'Eza Boto, sous la colonisation, ou dans *Les soleils des indépendances* de Ahmadou Kourouma (1970) ou encore dans *Le mandat* (1968) de Sembène Ousmane, les villes post-coloniales restent fortement marquées par des antagonismes hérités du fait colonial. C'est dans ce sens que (X. Garnier, 2013, p. 4) soutient que « les villes coloniales sont duelles. [...] elles ont une face obscure, invisible, qui les enserre et annonce leur devenir postcolonial. Les centres-villes génèrent une périphérie informelle, réservoir de subalternité ».

C'est aussi dans ce sens qu'elle est présentée métaphoriquement par Prosper Kompaoré qui l'assimile à une bête monstrueuse et même à Babylone, tant le mal-être et les injustices en tous genres y sont légion. Dans l'extrait qui suit, le dramaturge expose la réalité urbaine à travers une opposition des vers. En alternant bien et mal, richesse et pauvreté, décence et indécence, le dramaturge résume

les problèmes de la ville postcoloniale où se côtoient luxe et
misère :

Les boulevards illuminés de pluies d'étoiles
Les ruelles sinistres, pétrifiées de ténèbres.
Les immeubles géants de bétons et de verre,
Les terrains vagues nimbés de poussière.
Les pelouses fleuries, les piscines opalines,
Les cloaques putrides, les chiens morts.
Les bidonvilles surpeuplés du désespoir,
Les somptueux living-rooms, la fête sans fin.
Un enfant pleure, le foyer est froid encore.
Les uns mangent, les autres regardent, ainsi naissent les
révolutions !
Je vois la révolte ramper à l'abri de la faim.
Babylone africaine ! ville maudite !
(Kompaoré, 1998, p. 9).

Cette approche dialectique de la ville laisse voir l'ampleur des écarts
tant au niveau spatial et matériel qu'au niveau humain entre des
citadins partageant un même espace. À partir de cette cartographie
des injustices, on comprend aisément les causes des violences
urbaines. Le portrait qui en est fait révèle ainsi la face cachée de ce
qui apparaît comme l'arrière-cour de la ville qu'on voudrait
présenter comme paradisiaque. Or, très souvent, c'est l'envers de ce
décor chaotique que font miroiter les médias à tous les candidats à
l'exode rural qui ne peuvent y résister. Une fois à l'intérieur de ce
grand piège qui se referme sur eux, ils découvrent, à leur corps
défendant, un univers déshumanisant. Ma Awa explique à sa fille
Amicha comment elle s'est retrouvée dans la périphérie :

Je trainais impuissante ma réputation de prostituée ayant abusé
de la bonne foi d'un homme au-dessus de tout soupçon ; j'allais
de ville en ville. C'est là, dans ce ghetto du bas quartier de
Goudougoua que j'ai échoué, c'est dans le dépotoir que tu vis
le jour ma fille, les hommes sont des loups, méfies-toi.
(Kompaoré, 1998, p. 43).

Tout compte fait, les valeurs traditionnelles de solidarité,
d'hospitalité et de respect de la vie humaine se lézardent dans les

centres urbains. Ce climat ne garantit guère la tranquillité aux uns quand les autres sont tenaillés par la faim et la soif.

2. Des espaces dramatiques contrastés

L'espace dramatique au théâtre joue un rôle crucial en évoquant les réalités sociales à travers l'interprétation scénique des personnages. Cela se reflète dans les propos de H. Laliberté, qui souligne que les données spatiales d'un texte théâtral définissent le cadre de l'action, incluant les lieux scéniques et extrascéniques, ainsi que la dynamique même de l'action. Selon elle,

[...] les données spatiales d'un texte renseignent sur le cadre de l'action, c'est-à-dire les lieux scéniques et extrascéniques, et la dynamique même de l'action. Elles se manifestent à travers le comportement des personnages et le type de relations qui caractérisent leurs échanges. Elles tendent à imposer un rythme, à créer une atmosphère. Elles participent à la thématique de l'œuvre et contribuent à la mise en relief de son esthétique. (Laliberté, 1998, p. 134).

Dans les deux pièces étudiées, les personnages évoluent dans des espaces contrastés. L'on peut remarquer que Tinoaga, dans *Le fou* de Guingané, et Ma Awa, dans *Les voix du silence* de Kompaoré, bien qu'habitants dans des centres urbains, ne vivent pas l'urbanité dans sa plénitude. Alors que dans leurs deux domiciles respectifs, situés dans les quartiers précaires, le quotidien rime avec manque, chez Chef Adam dans *Les voix du silence* ou chez le député Bafi dans *Le fou*, on fait étalage d'un luxe insultant. Ma Awa et Tinoaga vivent sans électricité et sans eau courante. La nuit venue, ils s'éclairent à l'aide de torches, de lampes à pétrole et ont recours aux bûches de bois pour la cuisson du repas.

La ville ne semble pas faite pour cette autre catégorie de citoyens. Incapables de s'intégrer et de profiter des commodités qu'offre la ville postcoloniale, les citoyens de seconde zone ne peuvent que la subir. Ces derniers mènent une vie de ruralité dans un espace urbanisé. Même employé comme vigile, Tinoaga, le personnage principal de *Le fou*, ne peut s'offrir une vie décente, ni le moindre loisir. Quand, dans le cadre des négociations pour l'inscription de

son fils Parka à l'école, il se voit obligé de donner rendez-vous à son intermédiaire au cabaret¹¹⁸, son épouse est scandalisée au regard des difficultés financières que rencontrent le couple. Or, ce qui fait le plaisir de la ville, ce sont aussi les loisirs et les nombreux espaces de distractions qui sont autant d'espaces dramatiques évoqués par les deux dramaturges. Ces espaces d'expression de la culture urbaine sont soigneusement évités par une certaine catégorie de personnages, c'est-à-dire ceux d'en bas qui ne peuvent en profiter au même titre que les citadins d'en haut. Ceux d'en bas ne peuvent que se rabattre sur le cabaret, lieu de vente de boissons traditionnelles, où ils se retrouvent pour partager leurs difficultés financières et matérielles.

Habituellement, il n'y a pas de place pour les cabarets dans le centre-ville où on trouve plutôt des bars et des restaurants luxueux, à l'inverse des bidonvilles où pullulent les cabarets insalubres, lieux de rendez-vous de tous ceux qui ne savent où aller. Ils sombrent dans l'abus d'alcool de qualité douteuse. Ces lieux symbolisent le côté obscur de la ville moderne qui fait se côtoyer abondance et précarité.

Cependant, la cour de Ma Awa, malgré la misère qui y règne, constitue un îlot, une exception dans cette ville. Ayant connu un passé particulièrement difficile, Ma Awa comprend mieux que quiconque la souffrance de ses semblables. Elle transforme sa cour en une auberge qui accueille les laissés-pour-compte. Cette initiative montre que, même dans un environnement marqué par le « chacun pour soi », il est possible de créer une solidarité capable d'améliorer le quotidien des citadins avec simplement de la volonté. Accueillant et nourrissant presque une dizaine de personnes sous son toit avec des moyens modestes, Ma Awa prouve que la pauvreté de la ville postcoloniale n'est pas une fatalité. Elle peut être atténuée si l'on comprend que l'expression de la solidarité et de

¹¹⁸ Le cabaret dans le contexte burkinabè désigne un espace de rencontres, de vente et de consommation de bière locale (dolo) faite à base de céréales (sorgho rouge ou blanc). Au-delà de la consommation de la bière, c'est un espace de distraction, souvent le seul que l'on trouve dans les villages et dans certains quartiers périphériques des centres urbains où se discutent divers sujets pouvant intéresser à la fois la collectivité et les individus.

la générosité relève plus de choix politiques que de simples professions de foi jamais suivies d'effets.

À travers la dichotomie entre le centre et la périphérie de la ville de Goudougou, le dramaturge Prosper Kompaoré tente de caricaturer un réel familial dans les agglomérations africaines contemporaines. La poétique de l'espace théâtral se déploie en signes, révélant ainsi les zones d'ombre et de lumière de la représentation. Chaque élément spatial devient un indice porteur de sens et de symbolisme, invitant le spectateur à explorer les différentes strates de l'œuvre dramatique. Cette approche permet de créer une atmosphère immersive où les espaces scéniques transcendent leur fonction initiale pour incarner des significations plus profondes et complexes.

Louise Vigeant (1990) signale qu'un seul mot peut parfois suffire à esquisser un décor, l'espace dramatique se révélant au fil des mouvements des personnages, de leurs actions et de leurs relations. Chaque parole énoncée par un personnage peut émaner soit d'un lieu physique tangible, soit d'un espace mental, contribuant ainsi à la construction du sens du discours. Il est donc primordial de définir l'espace dramatique dans lequel l'auteur situe son action, car celui-ci peut influencer l'ensemble du texte.

Dans *Le fou*, les pauvres trouvent leur espace d'expression libre dans les cabarets, où ils peuvent s'exprimer sans contraintes. Le cabaret, en tant qu'espace privilégié pour les classes populaires, revêt une importance particulière dans la culture et l'expression sociale. L'esthétique du cabaret, avec son ambiance intimiste et informelle, permet une variété de performances artistiques. Elle offre un lieu d'expression libre où les défavorisés peuvent partager leurs opinions, frustrations et aspirations sans censure.

Politiquement, convoquer le cabaret dans les œuvres artistiques peut servir de critique sociale en mettant en lumière les injustices, les inégalités et les abus de pouvoir. De plus, le cabaret représente souvent un espace de résistance où les voix marginalisées peuvent être amplifiées et où les valeurs de solidarité et de communauté sont célébrées. Cependant, leurs voix restent souvent inaudibles et ne parviennent pas au centre où vivent les gouvernants. Jean-Pierre

Ryngaert (2004) note que l'espace théâtral se dessine principalement à travers les indications scéniques et les paroles des personnages. Les didascalies décrivent les lieux et contribuent à délimiter l'univers imaginé de la pièce, tandis que des éléments spatiaux intégrés dans le texte fournissent des indices concrets permettant de se représenter l'environnement scénique.

Le traitement de l'espace dramatique peut varier selon les auteurs et les époques, mais les textes étudiés sont tous traversés par des évocations d'espaces à partir desquels les actions se projettent. Ces textes construisent des espaces imaginaires tout en restant ancrés dans le réel, contrairement aux tendances contemporaines où les espaces et lieux scéniques sont de moins en moins localisables, de manière à être imaginés partout et nulle part. L'évocation du désert dans *Qu'il en soit ainsi* de Sophie Heidi Kam (2014) ou du feu tricolore dans *Et si je les tuais tous madame ?* de Aristide Tarnagda (2013), illustre cette tendance dans les écritures dramatiques contemporaines.

La pratique de créer des anagrammes pour nommer des personnages ou des lieux est courante chez les dramaturges africains, ce qui consiste à cacher des aspects symboliques ou des réalités de manière subtile. Dans *Goudougoua*, anagramme de Ouagadougou, cette technique évoque l'identité culturelle du Burkina Faso, tout en ajoutant une dimension ludique. Les oppositions de classes, comme la mort de Tinoaga qui déclenche une révolte dans *Le fou* ou le soulèvement suite au viol de Amicha dans *Les voix du silence*, illustrent les tensions entre les riches et les pauvres, exacerbées par l'héritage colonial et les dynamiques de la ville moderne africaine.

Par exemple, Rawa utilise la route pour guetter Amicha, tandis que les riches, comme Oscar, peuvent fréquenter des lieux chics.

L'analyse des espaces dramatiques dans *Le fou* et *Les voix du silence* révèle comment l'urbanisation coloniale a créé des zones de tensions sociales. Le domicile de Tinoaga, les lieux publics comme le cabaret, et les rues illustrent ces inégalités. Les indications spatiales (géographiques, locales, etc.) et les espaces hors-scène éclairent les événements du passé influençant le présent des

personnages, en enrichissant ainsi la narration et les enjeux dramatiques.

Les évocations d'espaces hors-scène dans *Les voix du silence* montrent la complexité du contexte historique, social et culturel, qui révèle les inégalités urbaines. La scène 1 de l'acte I plonge la scène dans le noir avec des rires et des cris symbolisant les divisions sociales. L'espace scénique s'organise autour de pôles comme le domicile de Chef Adam et de Ma Awa, ainsi que la route.

Les observations montrent que l'urbanisation postcoloniale a créé des espaces interdits à certaines catégories sociales. Ces choix politiques hasardeux engendrent des développements marqués par l'injustice sociale. La route, malgré son aspect symbolique de liberté, reste un espace limité pour les pauvres, soulignant les divisions sociales persistantes dans les villes postcoloniales.

3. Des personnages de la marge

Selon Anne Ubersfeld, « [l]e personnage est un individu, avec des traits distinctifs d'âge, de complexion physique, de famille, d'histoire personnelle, traits distinctifs qui, selon les formes de théâtre, peuvent être schématiques ou au contraire très complexes... » (Ubersfeld, 1996, p. 65) Ainsi considérés, les personnages apparaissent comme des indicateurs sociaux. En fonction de leur configuration, ils renseignent sur leur provenance sociale et leur état physique ou psychologique.

Vu sous cet angle, les personnages de Jean-Pierre Guingané dans *Le fou* symbolisent deux classes sociales : l'une incarnée par Tinoaga, le personnage principal, et Nabou, son épouse, tous deux représentant la classe des pauvres d'une part, et l'autre représentée par le directeur d'école et le député Bafi, incarnant les privilégiés d'autre part. Dans le rôle d'arbitres, on retrouve les étudiants idéalistes qui prônent la révolution pour corriger les injustices sociales. Les informations sur l'origine sociale des personnages, leurs emplois et leurs lieux d'habitation permettent de les situer par rapport à l'occupation sociale et spatiale de la ville. Les revenus d'un vigile ne lui permettront pas d'habiter un quartier résidentiel par exemple.

Prosper Kompaoré, à travers *Les voix du silence*, met en scène des personnages pauvres très typés, représentant les gens d'en bas en opposition aux gens d'en haut. Ceux d'en bas qui ont trouvé refuge au domicile de Ma Awa sont marqués jusqu'à leurs noms, avec autant de significations particulières en langue nationale mooré du Burkina Faso : « Youngo » signifie l'aveugle; « Tampouré », la poubelle; « Pwààga », un paralytique qui traîne une hernie; « Talga », le pauvre; et « Yandé », la honte, pour ne citer que ceux-là. Le dramaturge fait ainsi correspondre l'identité et l'appellation du personnage avec sa situation sociale ou son état physique dont l'évocation seule suffit à mettre en évidence son problème. Si on peut considérer que cette stratégie permet de dédramatiser l'infirmité du personnage qui aurait souffert en silence, elle stigmatise tout de même les pauvres rejetés par la société.

Ces infirmités sont autant d'obstacles à l'intégration de ces personnages dans une communauté urbaine sélective, conçue pour ceux qui ont les capacités physiques. Sous cet angle, les infirmes et autres misérables apparaissent comme des gênes, des points noirs qu'il faut cacher aux touristes et autres personnalités en quête de rêves. De la sorte, la notion de ville devrait rimer avec beauté, scintillement; les citadins autant que les bâtiments devant luire. Une telle perception de la ville est pourtant loin de la réalité. Elle relève de ce que Sylvia Sinapi appelle « les séductions de la ville » qui ne sont en réalité que des apparences trompeuses des villes pour l'extérieur :

La ville attire mais ne comble pas forcément les attentes et les espoirs qu'elle avait suscités. S'interroger sur la sublimation que la ville a provoquée impose de réfléchir au décalage qui s'interpose nécessairement entre les attentes et les déceptions, entre les espoirs et les désillusions. On peut être déçu parce que la ville désirée ne se montre pas à la hauteur de ses espérances : elle est beaucoup moins belle qu'elle le promettait, elle manque de grâce, ses habitants sont revêches, incommodants, la vie y est pénible. Le travail souhaité s'évanouit, l'ambition, l'ascension sociale sont retardées, voire refusées. La ville est alors perçue comme trompeuse et ses parts d'ombre se font menaçantes. On ne voit plus que des quartiers insalubres, une ville bruyante, dangereuse, violente. (Sinapi, 2004, p. 82).

Ce rêve peut ainsi s'avérer décevant. Le témoignage de Pwààga, le paralytique, corrobore ce sentiment de rejet ressenti par des personnages vivant avec des handicaps dans la ville. Il raconte une scène au cours de laquelle ces derniers ont été brutalisés par la police simplement à cause de leurs conditions physiques : « Ils nous ont bousculés, frappés, insultés, comme si nous avions été achetés nos infirmités et nos misères au marché de Goudougoua » (Kompaoré, 1998, p. 27).

La construction et le fonctionnement de la ville postcoloniale, en particulier dans les pays du Sud, sont souvent dominés par les intérêts et les besoins des groupes sociaux les plus puissants et les plus privilégiés. Cette réalité se traduit par une absence de commodités essentielles pour toutes les couches de la population qui vivent en ville ou la visitent. Il est important de noter que ce schéma reflète également le paradigme occidental de la modernité, où la ville moderne est souvent perçue comme un symbole de progrès et de développement, mais qui favorise en réalité certains groupes au détriment d'autres.

Dans cette perspective, on peut observer une manifestation de ce que certains théoriciens appellent « la colonialité du pouvoir ». Ce concept met en lumière les structures de pouvoir héritées de la colonisation qui continuent à influencer les dynamiques sociales, économiques et politiques des sociétés postcoloniales. Dans le contexte urbain, cela se traduit par des inégalités flagrantes dans l'accès aux services de base, à l'emploi, au logement décent, à l'éducation et aux infrastructures publiques. Or, « [...] favoriser l'accessibilité est un enjeu crucial dans la planification de la ville, que ce soit dans les systèmes de transport, les espaces publics, ou les logements », soutient (Wegmann, 2016, p. 11).

On comprend dès lors que la problématique de l'inclusivité dans les villes postcoloniales reste entière, surtout dans les pays du Sud où les urgences semblent ailleurs. Pourtant, rendre l'espace public accessible à tous les citoyens en plus d'être une question de droit est une question d'éthique et de justice sociale. Ainsi, les plus anciennes des villes

postcoloniales tout comme les plus modernes ne mettent pas toujours cette question au centre des priorités.

De nombreux citadins de la marge aux besoins spécifiques ne sont pas pris en compte dans les politiques d'urbanisation. Quand Pwààga le paralytique est obligé d'attendre plus de vingt minutes avant de pouvoir traverser la voie ou quand la police effectue une descente aux alentours du marché pour rafler tous les malheureux et les jeter hors de la ville, cela illustre bien l'inadaptation de la ville à sa diversité, mais aussi sa cruauté vis-à-vis des pauvres : « [Pwããga] (Reprenant difficilement son souffle) Les méchants ! Ils m'ont pris avec les autres, dans leur panier à salade, et sont allés nous jeter là-bas à Gampèla. Depuis midi je marche. J'ai mal partout ». (Kompaoré, 1998, p. 27).

On comprend alors que la ville postcoloniale filtre ses habitants. Elle est embarrassée par ses propres déchets humains. Cependant, les personnages de Prosper Kompaoré refusent d'être jetés dehors. Ils veulent s'assumer, avec leurs infirmités et leur pauvreté, dans une certaine dignité. En parcourant leurs histoires individuelles, on réalise que la ville projette une image truquée, déformée, aux antipodes de ce qu'elle est. Elle fait souvent sa toilette pour se parer de ses plus beaux atouts, en se débarrassant de ses parias. Pourtant, ces malheureux, à l'image de Youngo l'aveugle, avaient des vies décentes avant de basculer dans la déchéance sociale :

Des boutons apparurent sur les peaux, puis peu à peu la vue se mit à baisser ; les hommes et les femmes, toutes les personnes touchées par le baiser fatal semblaient progressivement et inéluctablement dans le royaume de la nuit. Ce fut pour notre village le début de la fin. (Kompaoré, 1998, p. 36).

Cette description fait penser à l'onchocercose, maladie parasitaire endémique aussi appelée « cécité des rivières » qui sévit dans de nombreux pays africains.

Très souvent, ce sont de telles catastrophes couplées à des situations économiques difficiles qui ont causé l'exode d'une certaine catégorie de ruraux démunis vers les villes. Certains

nouveaux pauvres des villes ont ainsi parfois été contraints de quitter leur vie digne pour se retrouver dans l'engrenage de la ville moderne, sans ressources ni solidarité. Cette évocation relève de ce que Jean-Pierre Ryngaert appelle le « hors-scène » (Ryngaert, 2004, p. 76), c'est-à-dire des scènes qui, sans avoir eu lieu, sont racontées par les personnages, intervenant de ce fait dans la fable. Ces espaces, à la fois absents et paradoxalement présents, méritent qu'on s'y arrête.

Le « hors-scène » se présente comme une composante importante pour expliquer en creux le parcours des personnages dont il justifie les déplacements d'un lieu à un autre. Contraint de quitter ses terres, Youngo échoue dans les faubourgs de Goudougoua, chez Ma Awa. Quant à Ma Awa elle-même, son histoire remonte à sa mésaventure avec Chef Adam qui, après l'avoir mise enceinte de sa fille Amicha, l'a abandonnée :

Quand un matin, le cœur battant de joie je suis allée vers lui pour lui dire : « chéri, je crois que j'attends un enfant de toi » son visage s'est assombri, comme une éclipse de soleil en plein midi, et depuis lors le soleil n'est plus reparu. 19 ans se sont écoulés depuis. (Kompaoré, 1998, p. 42).

Quand on s'aventure dans une grande ville dans ces conditions, sans la moindre préparation, l'intégration devient difficile voire quasi impossible.

Après la mère, c'est la fille qui est victime de la bestialité de la ville. En effet, à la faveur du *meeting* qu'organise Chef Adam dans le cadre de la campagne présidentielle, Amicha est violée par Oscar qui n'est autre que le fils du candidat Adam, donc son propre demi-frère. Le viol d'Amicha par son demi-frère, disons par son frère, dans le sens où, en Afrique, il n'existe pas de demi-frère, est un sacrilège au premier degré. Le viol est condamnable, mais le viol de sa propre sœur est un inceste qui vaut bannissement. En allant au *meeting*, Amicha tombe dans une sorte de traquenard que lui tend la ville : « Mes copines du marché m'ont dit qu'il y avait une grande fête ce soir dans la ville haute. Il semble qu'il y aura à boire et à manger » (Kompaoré, 1998, p. 31). Malgré les mises en garde de Pwàaga, « si le lion invite l'agneau à son festin celui-ci est en droit

de craindre d'être transformé en repas. Je n'irai pas à ce festin » (Kompaoré, 1998, p. 33), Amicha, comme poussée par une force maléfique, va à la rencontre de son destin fatal.

Tout comme Amicha, Tinoaga non plus n'échappe pas à cette force à laquelle les personnages semblent condamnés. Réalisant qu'il est victime d'escroquerie de la part de Paul et de son frère, le directeur d'école sur qui il avait tout misé pour obtenir l'inscription de son fils à l'école, Tinoaga se fait justice en les exécutant. Cela se produit au moment où les démarches entreprises par Claude, le communiste modéré, pour l'inscription de Parka se sont avérées concluantes. Trop tard, pourrions-nous dire, le mal est fait, Tinoaga, considéré comme un fou furieux, est abattu par la police en guise de représailles.

Dans ces conditions, on admet alors qu'Amicha et Tinoaga sont deux victimes de la voracité de la ville postcoloniale bâtie sur un ordre capitaliste où tous les moyens sont bons pour parvenir à ses fins. De ce point de vue, *Le fou* et *Les voix du silence* dénoncent les mœurs urbaines vécues par les populations comme de véritables fléaux des temps modernes. La caricature de la fête organisée par les riches à côté des pauvres est l'une des multiples manifestations de la fracture sociale bien réelle dans cette ville. La scène qui décrit la fermentation de la colère des pauvres laisse entrevoir l'inéluctable révolte : « Les pauvres se rassemblent et montent lentement à l'assaut du cocktail, une marche silencieuse mais résolue ; un chant de révolte s'élève », (Kompaoré, 1998, p. 8).

À travers ses personnages, Guingané préconise galement la révolte face à l'assassinat de Tinoaga, le défenseur des causes justes. En effet, son assassinat sonne la mobilisation chez tous ceux de sa condition sociale. Ils sont solidaires de sa cause et, à ce titre, veulent poursuivre son combat pour plus d'écoles et de dispensaires populaires (Guingané, 1986, p. 93).

La ville postcoloniale, par son mode de fonctionnement, génère de la violence en n'offrant ni services ni emplois à une large part de sa population. Les enfants des pauvres, privés d'une bonne éducation, sont piégés dans leurs conditions. Ce malaise urbain, relayé par les pièces de théâtre de Guingané et Kompaoré, mène à des

insurrections révélatrices d'un mal profond. Les laissés-pour-compte refusent d'être des citoyens de seconde zone, sollicités uniquement lors des élections.

Guy Menga, dans la préface de *Le fou*, constate que pour obtenir le moindre service administratif, il faut souvent payer ou subir des humiliations, surtout pour les femmes. Dans ce contexte, la révolte devient inévitable pour changer la société. Les personnages de *Le fou*, représentants d'une société fracturée (ouvriers, étudiants, députés, etc.), sont subdivisés en deux classes antagonistes. La confrontation est inéluctable entre une élite déphasée et les populations en lutte pour se nourrir, se loger, se soigner et s'éduquer.

Tinoaga, patient et optimiste, sacrifie tout pour l'éducation de son fils, croyant en l'amélioration de sa situation. Sa transformation, de pondéré à hystérique, illustre son exaspération face à une société injuste. La colère suscitée par sa mort pourrait annoncer une transformation sociale, débarrassée des maux qui freinent l'épanouissement.

4. La ville et le « tout argent »

Nous avons montré précédemment que la ville est le lieu de toutes les déviances sociales motivées par la recherche effrénée de l'argent. C'est encore l'argent qui détermine l'accès aux commodités urbaines sans lesquelles les personnages se trouvent relégués à la périphérie de la ville. Dès lors, tous les moyens sont déployés pour l'acquérir et la corruption devient un outil aux mains de l'élite intellectuelle qui s'en sert à volonté. Face à elle, aucune valeur traditionnelle ne résiste, de sorte que la ville se dessine comme un lieu de perte.

L'exemple de la mésaventure de Tinoaga et de son épouse est assez illustratif de cette dégénérescence morale. En effet, en plus des dons en nature et en espèces exigés pour faciliter l'inscription de leur fils à l'école, Nabou, l'épouse, est dans le viseur des deux frères escrocs. Tous deux nourrissent le malheureux dessein de coucher avec elle et elle fait l'objet de harcèlement et de propositions indécentes et avilissantes. À leurs yeux, elle apparaît comme un

vulgaire objet sexuel en détresse dont il faut profiter après avoir ruiné son époux. On peut alors avancer que les mœurs urbaines ne s'embarrassent pas d'interdits, même moraux. Les ressorts culturels régulateurs de la société semblent ne plus avoir droit de cité. Elle confesse sa douleur à Claude, l'étudiant militant communiste qui se propose de l'aider gracieusement :

Tenez un exemple : Un directeur d'école à qui mon mari a déjà offert un mouton, quatre bouteilles de liqueurs et deux poulets, passe son temps à me donner des rendez-vous nocturnes. Cela fait trois fois que son émissaire est passé. La dernière fois, il m'a fait dire que si je ne venais pas, je pouvais considérer la demande de mon fils comme nulle. Elle éclate en sanglots. (Guingané, 1986, p.76).

Comme on peut le remarquer, le moindre service fait l'objet de marchandage. À côté de l'argent et d'autres biens en nature, le sexe occupe une place cardinale dans les mœurs urbaines. Cet état de fait atteste bien du basculement des relations humaines qui prévalent désormais dans la ville postcoloniale. Celle-ci n'est pas une reproduction ou un prolongement de la campagne avec ses considérations traditionnelles, mais plutôt un lieu d'aspirations diverses où les liens entre les populations ne sont fondés que sur des intérêts égoïstes. Dans cette perspective, les rapports entre citadins restent des rapports basés sur la recherche du profit. Quand Tinoaga est introduit chez le député Bafi au nom des liens familiaux existant entre eux, il en ressort déçu, tandis que le député qui voulait profiter de la situation fulmine de n'avoir rien reçu (Guingané, 1986, p. 51).

Dans le même registre de l'indécence et de l'immoralité qui ont cours dans la ville postcoloniale, Oscar, le fils de Chef Adam, viole sa demi-sœur Amicha. Cette attitude est également une illustration de l'effritement des valeurs en ville. Une fois encore, le sexe est banalisé. Pire encore, après son forfait, son père, Chef Adam, est plus préoccupé par son image à la veille d'une élection présidentielle cruciale pour lui que par tout autre chose. Pour lui, personne ne résiste à l'argent et, pour étouffer le scandale, il faut distribuer quelques billets de banque à la mère et à sa fille pour acheter leur silence (Kompaoré, 1998, p. 71).

Dans un tel environnement, où la règle d'or semble la course à l'enrichissement illicite, le mensonge et le faux qui permettent d'accéder à un certain niveau de vie et à un statut social deviennent des vertus. L'essentiel est de paraître aux yeux de ses concitoyens comme un modèle de réussite à travers l'accumulation de biens matériels.

Il ne nous aura pas échappé que ceux qui incarnent ces contre-valeurs dans les deux pièces sont Chef Adam, député et candidat à l'élection présidentielle, et Bafi, également député. Dans aucune des pièces, leur occupation professionnelle n'est mise en avant. Ils n'ont d'occupation que la politique qui devient un raccourci idéal pour s'offrir un niveau de vie non mérité. Pour ce faire, il leur faut des courtisans qui se recrutent dans différents milieux socioprofessionnels : chez les intellectuels, les commerçants, les chefs traditionnels, les hommes d'affaires, etc.

Ces liaisons incestueuses entre le milieu politique et les milieux d'affaires sont aussi, dans une certaine proportion, l'une des caractéristiques de la ville postcoloniale. Véritables nébuleuses, elles mettent en interaction des forces qui semblent se mettre d'accord pour piller les couches les moins instruites et les plus vulnérables.

Toutefois, il faut noter que face à la férocité de cette vie de jungle qu'est la ville, les laissés-pour-compte, contraints de s'adapter, développent des initiatives pour résister, à l'exemple de Talga qui conçoit un stratagème pour se jouer à son tour des plus nantis :

J'ai connu très tôt la fureur de la ville, les courses poursuites des commerçants déchaînés, la solitude des cachots, les jours et les nuits sans repas, j'ai connu la misère. Aujourd'hui je me suis juré de les sucer comme une sangsue, et puisque la pauvreté propre ne les émeut plus, je veux les dégouter, les horrifier, les terroriser de ma misère sale. (Kompaoré, 1998, p. 38).

Pour y parvenir, il n'hésite pas à se déguiser en homme infirme. Il en fait son gagne-pain quotidien. Dès lors, il devient la mauvaise conscience d'une ville aux pratiques déshumanisantes. Des personnages comme Talga interpellent notre conscience collective sur l'urgence de garantir un minimum de solidarité dans les villes postcoloniales afin que le collectif prenne le pas sur l'individu. De

ce point de vue, le personnage de Talga traduit également une certaine remise en cause du modèle urbain hérité de la colonisation qui s'appréhende comme un espace où naissent et prospèrent certaines tares sociétales. Sans autres perspectives, ces pratiques constitutives d'infractions sur le plan pénal et même sur le plan moral semblent tolérées. Il y a une sorte de consensus pour inverser les valeurs. De cette manière, quand Talga se déguise en manchot pour écumer les marchés et autres rues (Kompaoré, 1998), la condamnation de ses pairs est relative. Il bénéficie même d'une sorte de sympathie qui se traduit par l'assistance que Paraté lui apporte pour se débarrasser de son déguisement.

On peut alors s'interroger sur les raisons d'un tel délitement moral de tous ceux qui représentent l'État. L'une des explications pourrait être la pollution de l'écosystème urbain qui, manifestement transforme, dénature et corrompt. On peut y arriver avec une moralité exemplaire, mais face à l'épreuve de la précarité, ces bonnes intentions sont vite oubliées. Il est en effet difficile de faire preuve de droiture dans un environnement gangrené par des fléaux comme la corruption, l'immoralité et le pouvoir sans borne de l'argent.

Conclusion

L'analyse des espaces dramatiques dans *Le Fou* de Jean-Pierre Guingané et *Les Voix du Silence* de Prosper Kompaoré révèle que la ville postcoloniale est marquée par des contrastes frappants entre les périphéries pauvres et les centres riches, ainsi qu'entre les personnages misérables sans perspectives et ceux de la haute société. Ces contrastes se manifestent à travers des signes qui mettent en lumière la face hideuse et impitoyable de la ville. Les habitants de cette ville s'ignorent tout en cohabitant, illustrant ainsi une dualité complexe.

Cet état de fait est également perceptible dans les pièces étudiées à travers les disparités socio-économiques entre différents quartiers ou groupes de populations. De la sorte, le rapport entre ceux qui possèdent tout et ceux qui manquent presque de tout ne peut être que conflictuel et la figuration dramaturgique d'un tel espace nous permet de voir la dégradation des valeurs morales dans un contexte

où tous les individus n'ont pas la force de résister au pouvoir de l'argent, principale clef pour accéder à une vie urbaine digne de ce nom.

On peut en conclure que les deux auteurs ont su rendre compte du malaise social urbain burkinabè et africain au tournant des années 1980, une situation qui ne s'est guère améliorée. Il ne serait du reste pas exagéré d'affirmer qu'elle a empiré, la corruption plus sophistiquée et tentaculaire, a plus que jamais plombé les efforts de développement sociopolitique et économique.

Bibliographie

BADO, Charles, 1999, « Les villes imaginaires sont plus sérieuses que des reflets », *Francofonia*, numéro 8, p. 45-75.

BROOK, Peter, 1977, *L'espace vide : écrits sur le théâtre*, Seuil, 192 p.

CHALAYE, Sylvie (dir.), 2004, *Nouvelles dramaturgies d'Afrique noire francophone*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

GARNIER, Xavier, « Écrire les villes africaines postcoloniales », *Versants*, numéro 60:1, 2013, p. 13-26.

GENETTE Gérard, 1969, « La littérature et l'espace » in *Figure II*, Editions du Seuil.

GUINGANÉ, Jean-Pierre (1986), *Le fou*, Abidjan, CEDA, 99 p.

JUKPOR, B'anne Ben (1995), *Étude sur la satire dans le théâtre ouest-africain francophone*, Paris, L'Harmattan, 319 p.

KAM Sophie Heidi, (2014), *Qu'il en soit ainsi*, Ouagadougou, Sankofa.

KOMPAORÉ, Prosper, 1998, *Les voix du silence*, Ouagadougou, les Éditions de l'Atelier Théâtre Burkinabè, 111 p.

LALIBERTÉ, Hélène, 1998, « Pour une méthode d'analyse de l'espace dans le texte dramatique », *L'Annuaire théâtral*, numéro 23, p. 133-145.

LOTMAN Iouri, 1973, *La Structure du texte artistique*, traduit par Henri Meschonnic, José Corti.

MANDÉ, Hamadou, 2017, « Mutations dans l'écriture théâtrale au Burkina Faso de 1980 à nos jours », *Présence Francophone*, numéro 89, p. 12-38.

N'GUESSAN, N'Guessan, 2021, « La ville dans *Les naufrages de l'intelligence* de Jean-Marie Adiaffi : espace de prédilection des violences socioculturelles », *Sankofa*, numéro 21, p. 139-150.

RYNGAERT, Jean-Pierre, 2004, *Introduction à l'analyse du théâtre*, Armand Colin, 2004.

SINAPI, Sylvia, 2004, « Les séductions de la ville. Approche méthodologique », *Hypothèses*, n° 7, p. 75-85.

SONG Ki-Jeong, 2012, « La sémiotique de l'espace dans l'œuvre de Le Clézio. Le cas de *La Quarantaine* », in *Proceedings of the 10th World Congress of the International Association for Semiotic Studies (IASS/AIS)*, Universidade da Coruña (España / Spain), 2012, p. 371-382. Article disponible en ligne dans https://ruc.udc.es/dspace/bitstream/handle/2183/13331/CC-130_art_37.pdf?sequence=1

TARNAGDA Aristide, 2013, *Et si je les tuais tous, Madame ? (Suivi de) Les larmes du ciel d'août*, Bruxelles, Editions Lansman.

UBERSFELD, Anne, 1996, *Les termes clés de l'analyse de théâtre*, Paris, Seuil.

VIGEANT, Louise, 1990, « Les objets de la sémiologie théâtrale : le texte et le spectacle », *Horizons philosophiques*, vol. 1, numéro 1, p. 57-79.

WEGMANN, Tobias, 2016, « La ville au défi de l'accessibilité : Étude de cas à Yverdon-les-Bains », mémoire de maîtrise (U. de Lausanne).

ZIMMER, Wolfgang, 1990, « Jean-Pierre Guingané, un « fou » du théâtre au Burkina Faso, Propos recueillis par Wolfgang Zimmer », in *Notre librairie, Théâtre Théâtres*, numéros, 102, juillet-août 1990, p. 48-53.

ZIMMER, Wolfgang, 1992, *Répertoire du théâtre burkinabè*, Paris, L'Harmattan.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Influences des caractéristiques socio-démographiques et scolaires dans l'orientation des étudiants de l'Université Nazi BONI ... ADIOLA Belo, KI Éric Zongui, ROUAMBA/OUEDRAOGO B. Claudine Valérie | 15 |
| Analyse des mutations spatiales et environnementales dans une ville post-crise : Bouaké (Côte d'Ivoire) ... TRAORÉ Kinakpefan Michel..... | 45 |
| Analyse du genre dans le manuel de mathématiques CP en langue nationale de la deuxième année de l'expérimentation du curriculum du Niger ... MAHAMANE BACHIR Ibrahim, MAMANE NASSIROU Mamane | 73 |
| Critique de l'autoritarisme totalitaire du libéralisme démocratique chez John Rawls et chez Jürgen Habermas ... BERTHÉ Mamoutou, MARICO Adama | 97 |
| Environnement et développement durable : défis et perspectives ... N'TCHA N'dah Pascal | 117 |
| Autonomie et utilisation de la contraception moderne chez les femmes déplacées internes au Burkina Faso ... SAWADOGO Pengdewendé Maurice, ONADJA Yentéma, SIA Drissa, SAWADOGO Nathalie, SANGLI Gabriel, BASSINGA Gaëtan, TCHOUAKET NGUEMELEU Éric | 147 |
| Le défigement par substitution lexicale dans la presse écrite ... MANDÉ Yassia | 175 |
| Anthropologie comparée des institutions foncières Assiê kpanjangni et Tarafôlô : éléments pour une consolidation du lien social en Côte d'Ivoire ... COULIBALY Gninlnan Hervé | 195 |
| L'immortalité artificielle dans La mort de la mort de Laurent Alexandre ... BYAKGUINBO Zégou, VAÏDJIKE Dieudonné. | 217 |
| Le développement durable : la solution du loup déguisé en agneau aux crises environnementales ... KOUSSE Kizito Tioro | 239 |

| | |
|--|-----|
| Expériences traumatiques et stratégies d'adaptation chez des policiers au Burkina Faso ... SOUBEIGA Pinguédwindé Henri Joël, OUÉDRAOGO Aïcha Nadège, ALI Delpha, YUGBARÉ Sébastien | 277 |
| Coexistence ethnique et stratégie de maintien de la paix dans la Commune Urbaine de Kindia, République de Guinée ... SOUMAH Ibrahima Sory II, KOUROUMA Sidiki..... | 305 |
| La culture de la tolérance et de la paix selon Locke et Voltaire TOGOLA Tiécoura, OUATTARA Fatié | 329 |
| Convergence et continuité culturelles pour une résilience face au défi sécuritaire et humanitaire au Burkina Faso ... LOUARI Yendifimba Dieudonné, OUALLY Germain..... | 367 |
| Facteurs socio-économiques et culturels d'adoption des technologies de transformation de maïs vulgarisées au Sud-Bénin ... NOUKPOZOUNKOU Missimahou Daniel, AZALOU TINGBE Emilia Mawugnon, MIDINGOYI Gnonna Soul-Kifouly | 387 |
| La popularité du nouchi en Côte d'Ivoire : voile et esthétique langagiers ... ZOU Goulou Jules..... | 425 |
| La contribution des idées de Kant à la lutte contre le terrorisme au sahel ... GUIGMA Marcel | 441 |
| Éléments pour une lecture de l'esthétique et des représentations sociales dans le conte Dida ... GNESSOTE Dago Michel | 455 |
| La protection de l'environnement et les conventions d'exploitation des ressources minières au Mali : Quelles articulations ? ... SIDIBÉ Adama Ladji..... | 475 |
| Dynamique socio-culturelle de la pratique des rites agricoles chez les Ifè d'Atakpamè au Togo du XIXe siècle au XXe siècle... DANDONOUGBO Nanbidou..... | 503 |
| Investissements agricoles et vulnérabilité socio-économique des producteurs dans la région des plateaux (Togo), un réel et complexe contraste ... KAMETI-ATI Koku Dodzi..... | 535 |

| | |
|--|-----|
| A.V.I.O.N : « Le modèle entrepreneurial » dans Destins de clandestins de Josué GUÉBO ... WATO Pierre LIEU..... | 567 |
| Approche sociologique du vaccino-scepticisme chez les cas extrêmes au Burkina Faso ... SARIGDA Maurice..... | 587 |
| La légende Baoulé : miroir d'une esthétique littéraire et d'un leadership politique ... FANNY Yacouba..... | 605 |
| Autonomie des femmes et réalisation des intentions d'utilisation de la contraception après un an de suivi ... ZAN Lonkila Moussa, SILGA Daouda, ONADJA Yentema, BAZIÉ Fiacre, GUIELLA Georges..... | 623 |
| Sécheresses climatiques dans le Sahel nigérien : la migration comme stratégie de survie, 1900-1984 ... ABDOURHIMOU Hassane... | 645 |
| Fascination égypto-pharaonique et sens hellénique de la philosophie ... ASSEU Mafa Georges..... | 661 |
| Pour une relecture de la philosophie marxienne et nietzschéenne de la religion ... BAHJ Jean-Joel, SALIFOU Amara..... | 681 |
| Pastoralisme, orpillage et attaques des groupes terroristes dans la province du Sanmatenga au Burkina Faso ... ZONGO Tongnoma | 703 |
| Espace urbain et inégalités sociales dans Le fou de Jean-Pierre GUINGANÉ et Les voix du silence de Prosper KOMPAORÉ ... BAYALA Mamadou | 719 |
| Les facteurs explicatifs des performances des établissements privés d'enseignement post-primaires et secondaires de la ville de Ouagadougou ... BÉOGO Joseph, KALKOUNDU W. Félix ... | 743 |
| Soutien social et consommation de substances psychoactives en milieu de travail : Étude de deux cas au sein de la police burkinabè ... DUGLI Koku, YUGBARÉ Sébastien..... | 761 |